

Sur les traces de la genèse d'un roman in-fini

Danielle Constantin

Numéro 92, hiver 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37884ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Constantin, D. (1998). Sur les traces de la genèse d'un roman in-fini. *Lettres québécoises*, (92), 13–13.

Sur les traces de la genèse d'un roman in-fini

Les manuscrits de *La vie en prose*, de Yolande Villemaire.

LA RÉFLEXION SUR LA GENÈSE d'un texte littéraire a ceci de vivant qu'elle remet en question l'autorité d'un texte stable, achevé et clos au profit de virtualités enfouies et de lectures inouïes. Dans cette optique, *La vie en prose*, de Yolande Villemaire¹, se présente déjà avec un avantage manifeste puisque le texte publié et public de ce « [...] roman gigogne en expansion vers son point de fuite [...] » (p. 353) n'en finit pas de mettre en doute sa propre *auctoritas*. Dans un mouvement spiraté et excentrique, il se déploie en une suite de chapitres, constitués de fragments divers (lettres, journaux intimes, morceaux de récits, gloses, etc.), lesquels auraient été écrits par des femmes travaillant dans une maison d'édition montréalaise à la fin des années soixante-dix : Vava, Maud, Nane, Lotte, Rose, Alice, Celia, Noëlle, Carla, Laure, Solange. La prolifération des signes et des indices, les digressions, les dédoublements et les fausses pistes nous conduisent d'une narratrice à l'autre, d'un temps à l'autre, d'un lieu à l'autre (la France, New York, la Californie, Montréal, l'Italie...) sans pour autant nous accorder les escales réparatrices d'une trame narrative bien définie. En bref, on ne s'y retrouve que pour mieux s'y perdre. Qui plus est, le roman se multiplie sans cesse dans une intertextualité tous azimuts et dans des jeux alambiqués d'enchaînements et de mises en abyme. Cette prose éclatée va où elle va et, tout compte fait, on n'a qu'à la suivre allègrement pour ne pas passer à côté du plaisir du texte.

Il peut donc paraître hasardeux de fouiller les coulisses d'un tel texte par l'exploration des manuscrits témoignant de sa création. Ne risquerait-on pas d'ouvrir une boîte de Pandore ? Peut-être mais le risque en vaut tout de même la peine puisque la scène avant-textuelle réussit à faire miroiter au maximum la polygraphie de ce roman si peu sage.

Mais, au juste, que donnent à voir les avant-textes de *La vie en prose*² ? D'abord et surtout un espace de travail. Villemaire a écrit son roman entre les mois de juillet 1976 et d'octobre 1979 à Montréal et au gré de nombreux voyages (Avignon, Paris, Urbino...). Mais c'est avant tout l'errance de l'écriture que dévoilent les manuscrits. On y retrouve très peu de plans et de scénarios préparatoires comme chez Flaubert, mais plutôt les traces multipliées d'une activité exploratoire sur le plan de la langue et même du signe linguistique. Transparaît le souci de Villemaire pour la lettre graphique en tant que signe minimal de l'écrit de même que sa passion pour les jeux onomastiques. Dès l'origine, elle donne forme et corps à des segments textualisés en les faisant alterner avec de nombreuses pages d'exercices anagrammatiques, sondant ainsi, dans une recherche des mots sous les mots, les noms des personnages, des lieux, du titre, voire de son propre nom. « Je veux repasser par là où j'écris mon nom. » (p. 204) « [...] les noms doivent être justifiés [...] » (p. 224) Ultérieurement, dans une succession complexe de campagnes d'écriture, *La vie en prose* se profiera peu à peu parmi les

méandres de nombreuses versions successives qui mettent au jour les processus souvent aléatoires de la composition (ratures, ajouts, suppressions, permutations...). D'ailleurs, comme une métaphore de ces avancées incertaines du texte naissant, l'une des toutes premières phrases tracées au hasard d'un cahier sera : « L'autobus roule dans le brouillard. » (p. 13) Or, ainsi que dans la genèse biblique des ténèbres surgit la lumière, la créatrice, à coup de lectures répétées, réussit à entrevoir un ordre dans le chaos manuscrit.

Pour m'y retrouver dans le dédale des noms et des signes, j'avais étalé le manuscrit, les schémas, les brouillons sur ma table de travail et je m'absorbais dans l'échangeur maniaque des destins onomastiques [...]. (p. 285)



Segments et chapitres sont organisés et ré-organisés patiemment pour être immobilisés dans le dactylogramme qui sera envoyé à l'éditeur. Fixité et clôture ne sont cependant qu'illusoire et l'œuvre demeure grande ouverte. Villemaire, tout comme Valéry, soupçonnerait qu'un texte n'est jamais achevé et parfait, mais interrompu dans l'infini de ses possibles.

L'espace manuscrit de *La vie en prose* est un espace visuel qui réussit, lui aussi, à miner par en dessous la solidité précaire du texte imprimé. À la diversité des supports et des outils de l'écriture s'allient les variations graphiques : des cahiers et des feuilles volantes de différents formats sont couverts d'une écriture changeante, mouvante, disposée librement sur la page et entremêlée de nombreux « graffitis ». Ces dessins épars, la plupart représentant des visages féminins, témoignent de l'errance de la scripteure au fil de sa pensée, de sa main et de sa plume.

Lire les manuscrits de *La vie en prose*, c'est donc accéder à une conception de la textualité encore plus élargie que celle offerte par le texte « final ». C'est aussi mettre au jour le versant arbitraire et fragile de l'acte d'écriture : « Je t'écris dans le vide et c'est comme écrire un roman [...]. » (p. 10)

1. Yolande Villemaire, *La vie en prose*, Montréal, Les Herbes rouges, coll. « Lecture en vélo-pède », 1980. Le texte a été réédité en 1984 dans la collection « TYPO » ; les références indiquées par les chiffres entre parenthèses renvoient de cette édition.
2. Les manuscrits de *La vie en prose*, ainsi que ceux de la plupart des œuvres publiées de Yolande Villemaire, sont déposés à la Bibliothèque nationale du Québec (Fonds Yolande-Villemaire, MSS-406).